

## Tableau récapitulatif des fichiers pour PONECRIT

Ce document contient la liste des fichiers disponibles pour le satellite Ponécrit. Pour chacun des textes, une fiche est disponible avec le texte original, ainsi que des pistes pédagogiques.

Cette liste n'est évidemment pas exhaustive, libre à vous de créer vos propres textes, comme dans tout satellite des Langagiciels.

Nom du fichier	Modes		
	Paragraphe	Phrase	Intraphrastique
Esprit des lois	Oui		
Camus		Oui	
Diderot		Oui	
Gargantua			Oui
Giono	Oui	Oui	Oui
Queneau		Oui	
Le combat de Gilliatt	Oui		
Inné	Oui		
93		Oui	
Biche			Oui
Castillo		Oui	Oui
Castor		Oui	
Catastrophe	Oui		
Gars	Oui		
Le Petit Prince		Oui	
Neige		Oui	Oui
Paysage		Oui	Oui
Les Loups		Oui	

Du principe de la démocratie.

Il ne faut pas beaucoup de probité, pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintiennent ou se soutiennent. La force des lois dans l'un, le bras du principe toujours levé dans l'autre, règlent ou contiennent tout. Mais, dans un État populaire, il faut un ressort de plus, qui est la VERTU.

Ce que je dis est confirmé par le corps entier de l'histoire, et est très conforme à la nature des choses. Car il est clair que, dans une monarchie, où celui qui fait exécuter les lois se juge au-dessus des lois, on a besoin de moins de vertu que dans un gouvernement populaire, où celui qui fait exécuter les lois sent qu'il y est soumis lui-même, et qu'il en portera le poids.

Il est clair encore que le monarque qui, par mauvais conseil ou par négligence, cesse de faire exécuter les lois, peut aisément réparer le mal ; il n'a qu'à changer de conseil, ou se corriger de cette négligence même. Mais lorsque, dans un gouvernement populaire, les lois ont cessé d'être exécutées, comme cela ne peut venir que de la corruption de la république, l'État est déjà perdu.

Ce fut un assez beau spectacle dans le siècle passé, de voir les efforts impuissants des Anglais pour établir parmi eux la démocratie. Comme ceux qui avaient part aux affaires n'avaient point de vertu, que leur ambition était irritée par le succès de celui qui avait le plus osé, que l'esprit d'une faction n'était réprimé que par l'esprit d'une autre ; le gouvernement changeait sans cesse : le peuple étonné cherchait la démocratie et ne la trouvait nulle part. Enfin, après bien des mouvements, des chocs et des secousses, il fallu se reposer dans le gouvernement même qu'on avait proscrit.

Quand Sylla voulu rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir ; elle n'avait plus qu'un faible reste de vertu : et comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Caïus, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave ; tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie.

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, III, 3, 1748.

## Note pédagogique

Outre l'intérêt de travailler un texte du siècle des Lumières et de réfléchir à l'idée de démocratie, cet extrait montre une utilisation classique du découpage d'un texte argumentatif en paragraphes.

La pensée de l'auteur est articulée en sous-développements qui doivent présenter une unité et une cohérence. Chaque paragraphe constitue soit l'énonciation du principe (paragraphe 1), soit un argument supplémentaire dans la démonstration (paragraphe 2 et 3), soit un exemple permettant d'appuyer la thèse défendue (paragraphe 4 et 5).

Mode paragraphe

Du principe de la démocratie.

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, III, 3, 1748.

Ce texte contient : 5 paragraphes

**Du principe de la démocratie.** Il ne faut pas beaucoup de probité, pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintiennent ou se soutiennent. La force des lois dans l'un, le bras du principe toujours levé dans l'autre, règlent ou contiennent tout. Mais, dans un État populaire, il faut un ressort de plus, qui est la VERTU. Ce que je dis est confirmé par le corps entier de l'histoire, et est très conforme à la nature des choses. Car il est clair que, dans une monarchie, où celui qui fait exécuter les lois se juge au-dessus des lois, on a besoin de moins de vertu que dans un gouvernement populaire, où celui qui fait exécuter les lois sent qu'il y est soumis lui-même, et qu'il en portera le poids. Il est clair encore que le monarque qui, par mauvais conseil ou par négligence, cesse de faire exécuter les lois, peut aisément réparer le mal ; il n'a qu'à changer de conseil, ou se corriger de cette négligence même. Mais lorsque, dans un gouvernement populaire, les lois ont cessé d'être exécutées, comme cela ne peut venir que de la corruption de la république, l'État est déjà perdu. Ce fut un assez beau spectacle dans le siècle passé, de voir les efforts impuissants des Anglais pour établir parmi eux la démocratie. Comme ceux qui avaient part aux affaires n'avaient point de vertu, que leur ambition était irritée par le succès de celui qui avait le plus osé, que l'esprit d'une faction n'était réprimé que par l'esprit d'une autre ; le gouvernement changeait sans cesse : le peuple étonné cherchait la démocratie et ne la trouvait nulle part. Enfin, après bien des mouvements, des chocs et des secousses, il fallu se reposer dans le gouvernement même qu'on avait proscrit. Quand Sylla voulu rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir ; elle n'avait plus qu'un faible reste de vertu : et comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Caïus, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave ; tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie. Montesquieu, *De l'esprit des lois*, III, 3, 1748.

Nom du fichier : Camus  
Préparation : Mode Phrases

En 1957, l'écrivain français Albert Camus reçoit le prix Nobel de littérature ; il écrit alors à Monsieur Germain, son ancien instituteur.

19 novembre 1957

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu de bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse, de toutes mes forces.

Albert Camus.

« Lettres à Monsieur Germain » in Le premier homme.

## Note pédagogique

Ici, point de points d'interrogation, d'exclamation, de suspension ; mais un texte touchant.

Mode phrase

En 1957, l'écrivain français Albert Camus reçoit le prix Nobel de littérature ; il écrit alors à Monsieur Germain, son ancien instituteur.

19 novembre 1957

Cher Monsieur Germain,

Albert Camus.

« Lettres à Monsieur Germain » in Le premier homme.

En 1957, l'écrivain français Albert Camus reçoit le prix Nobel de littérature ; il écrit alors à Monsieur Germain, son ancien instituteur<sup>¶</sup>

19 novembre 1957<sup>¶</sup>

Cher Monsieur Germain<sup>¶</sup>

J'ai laissé s'éteindre un peu de bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur on vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève je vous embrasse, de toutes mes forces<sup>¶</sup>

Albert Camus<sup>¶</sup>

Lettres à Monsieur Germain » in Le premier homme

Nom du fichier : Diderot  
Préparation : Mode Phrases

Et je ne veux pas mourir !

Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux ce monde ! Je marche entre deux éternités. De quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend. Qu'est-ce que mon existence éphémère, en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête et qui s'ébranlent ? Je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière, et je ne veux pas mourir ! et j'envie un faible tissu de fibres et de chair à une loi générale qui s'exécute sur le bronze ! Un torrent entraîne les nations les unes sur les autres au fond d'un abîme commun ; moi, moi seul, je prétends m'arrêter sur le bord et fendre le flot qui coule à mes côtés !

Si le lieu d'une ruine est périlleux, je frémis. Si je m'y promets le secret et la sécurité, je suis plus libre, plus seul, plus à moi, plus près de moi. C'est là que j'appelle mon ami. C'est là que je regrette mon amie. C'est là que nous jouirons de nous, sans trouble, sans témoins, sans opportuns, sans jaloux.

Diderot, Salon, 1767.

## Note pédagogique

Ce texte lyrique marquant les débuts du romantisme présente deux intérêts du point de vue de la ponctuation.

Les phrases se terminent par des points, des points d'exclamation (qui ont valeur sémantique et qui caractérisent le lyrisme) et un point d'interrogation.

D'autre part, on remarquera l'utilisation d'un point d'exclamation (ligne 7) qui ne termine pas une phrase et n'est donc pas suivi d'une majuscule ; il joue ici le rôle d'une virgule fermante et indique que l'exclamation ne porte pas sur la phrase dans son ensemble, mais sur le dernier terme « mourir ». Pour les enseignants et leurs élèves, cette difficulté devrait donner matière à réfléchir à la grande variété des fonctions de la ponctuation (notamment syntaxique, sémantique et stylistique ; les auteurs jouent de la ponctuation comme de la langue et s'éloignent bien souvent des règles classiques).

Mode phrase

Et je ne veux pas mourir !

Diderot, Salon, 1767

Et je ne veux pas mourir!

Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes tout s'anéantit, tout périt, tout passe il n'y a que le monde qui reste il n'y a que le temps qui dure qu'il est vieux ce monde je marche entre deux éternités de quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend qu'est-ce que mon existence éphémère, en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête et qui s'ébranlent je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière, et je ne veux pas mourir et j'envie un faible tissu de fibres et de chair à une loi générale qui s'exécute sur le bronze un torrent entraîne les nations les unes sur les autres au fond d'un abîme commun ; moi, moi seul, je prétends m'arrêter sur le bord et fendre le flot qui coule à mes côtés!

Si le lieu d'une ruine est périlleux, je frémis si je m'y promets le secret et la sécurité, je suis plus libre, plus seul, plus à moi, plus près de moi c'est là que j'appelle mon ami c'est là que je regrette mon amie c'est là que nous jouirons de nous, sans trouble, sans témoins, sans opportuns, sans jaloux!

Diderot, Salon, 1767

Nom du fichier : Gargantua  
Préparation : Mode Intraprastique

### De l'adolescence de Gargantua

De trois à cinq ans, Gargantua fut élevé et éduqué dans toutes les disciplines qu'il faut, selon les dispositions prises par son père ; il passa ce temps-là comme tous les petits enfants du pays, autrement dire à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir, boire et manger.

Il se vautrait toujours dans la fange, se mâchurait le nez, se barbouillait la figure, éculait ses souliers, bayait souvent aux mouches, aimait à courir après les papillons sur lesquels régnait son père. Il pissait sur ses chaussures, chiait dans sa chemise, se mouchait sur sa manche, renflait dans sa soupe, pataugeait n'importe où, buvait dans sa pantoufle et se frottait couramment le ventre avec un panier. [...] Les petits chiens de son père mangeaient dans son écuelle et lui mangeait avec eux, aussi bien. Il leur mordait les oreilles, ils lui égratignaient le nez ; il leur soufflait au cul, ils lui léchaient les babines.

François Rabelais, Gargantua, 1535.

### Note pédagogique

Le jeu sur la polysémie et la fantaisie verbale de cet extrait de Gargantua pourraient éveiller la curiosité de nos élèves. De plus, c'est précisément à l'époque de Rabelais que se développent l'imprimerie et donc la ponctuation.

Au plan de la ponctuation, ce texte présente deux intérêts : l'utilisation de la virgule dans l'énumération et les différentes utilisations du point-virgule.

L'énumération des activités de l'enfant est structurée par des virgules, ces pauses légères augmentent l'effet d'accumulation.

Le premier point-virgule (ligne 2) a une fonction sémantique ; il unit des phrases grammaticalement complètes, en soulignant un lien logique qui les unit (ici explicatif) ; il a valeur de point diminué.

Les deux suivants (ligne 3) ont valeur de virgule renforcée, ils jouent le rôle de séparateur dans l'énumération ici comique, ils ont ainsi une fonction syntaxique et indiquent une juxtaposition.

Le dernier point-virgule (ligne 9) est intéressant : il joue le rôle d'un point et sépare deux propositions indépendantes mais dont l'enchaînement est moins nettement interrompu que par un point. Mais on peut considérer aussi qu'il a valeur de virgule renforcée, il est le point d'équilibre entre deux blocs symétriques composés de deux propositions égales et elles-mêmes symétriques, la fonction est ici prosodique et stylistique.

Mode intraprastique

De l'adolescence de Gargantua ¶

De trois à cinq ans Gargantua fut élevé et éduqué dans toutes les disciplines qu'il faut selon les dispositions prises par son père il passa ce temps-là comme tous les petits enfants du pays autrement dire à boire manger et dormir à manger dormir et boire à dormir boire et manger. ¶

Il se vautrait toujours dans la fange se mâchurait le nez se barbouillait la figure éculait ses souliers bayait souvent aux mouches aimait à courir après les papillons sur lesquels régnait son père. Il pissait sur ses chaussures chiait dans sa chemise se mouchait sur sa manche renflait dans sa soupe pataugeait n'importe où buvait dans sa pantoufle et se frottait couramment le ventre avec un panier. [...] Les petits chiens de son père mangeaient dans son écuelle et lui mangeait avec eux aussi bien. Il leur mordait les oreilles ils lui égratignaient le nez il leur soufflait au cul ils lui léchaient les babines. ¶

François Rabelais, Gargantua, 1535.

De l'adolescence de Gargantua ¶

De trois à cinq ans Gargantua fut élevé et éduqué dans toutes les disciplines qu'il faut selon les dispositions prises par son père il passa ce temps-là comme tous les petits enfants du pays autrement dire à boire manger et dormir à manger dormir et boire à dormir boire et manger. ¶

Il se vautrait toujours dans la fange se mâchurait le nez se barbouillait la figure éculait ses souliers bayait souvent aux mouches aimait à courir après les papillons sur lesquels régnait son père. Il pissait sur ses chaussures chiait dans sa chemise se mouchait sur sa manche renflait dans sa soupe pataugeait n'importe où buvait dans sa pantoufle et se frottait couramment le ventre avec un panier. [...] Les petits chiens de son père mangeaient dans son écuelle et lui mangeait avec eux aussi bien. Il leur mordait les oreilles ils lui égratignaient le nez il leur soufflait au cul ils lui léchaient les babines. ¶

François Rabelais Gargantua 1535.

Nom du fichier : Giono

Préparation : Mode Paragraphe, Mode phrases, Mode Intraphrastique

Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence. Cette région est délimitée au sud-est et au sud par le cours moyen de la Durance, entre Siteron et Mirabeau ; au nord par le cours supérieur de la Drôme, depuis sa source jusqu'à Die ; à l'ouest par les plaines de Comtat Venaissin et les contreforts du Mont-Ventoux. Elle comprend toute la partie nord du département des Basses-Alpes, le sud de la Drôme et une petite enclave du Vaucluse

C'était un beau jour de juin avec grand soleil, mais, sur ces terres sans abri et hautes dans le ciel, le vent soufflait avec une brutalité insupportable. Ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas.

Il me fallut lever le camp. A cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses. Il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout. Je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire. A tout hasard ; je me dirigeai vers elle. C'était un berger. Une trentaine de moutons couchés sur la terre brûlante se reposaient près de lui.

Il me fit boire à sa gourde et, un peu plus tard, il me conduisit à sa bergerie, dans une ondulation du plateau. Il tirait son eau, excellente, d'un trou naturel, très profond, au-dessus duquel il avait installé un treuil rudimentaire.

Jean Giono. L'homme qui parlait aux arbres.

Mode paragraphe

[Redacted text]

Jean Giono. L'homme qui parlait aux arbres.

Ce texte contient : 4 paragraphes

Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence. Cette région est délimitée au sud-est et au sud par le cours moyen de la Durance, entre Siteron et Mirabeau ; au nord par le cours supérieur de la Drôme, depuis sa source jusqu'à Die ; à l'ouest par les plaines de Comtat Venaissin et les contreforts du Mont-Ventoux. Elle comprend toute la partie nord du département des Basses-Alpes, le sud de la Drôme et une petite enclave du Vaucluse. C'était un beau jour de juin avec grand soleil, mais, sur ces terres sans abri et hautes dans le ciel, le vent soufflait avec une brutalité insupportable. Ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas. Il me fallut lever le camp. A cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses. Il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout. Je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire. A tout hasard ; je me dirigeai vers elle. C'était un berger. Une trentaine de moutons couchés sur la terre brûlante se reposaient près de lui. Il me fit boire à sa gourde et, un peu plus tard, il me conduisit à sa bergerie, dans une ondulation du plateau. Il tirait son eau, excellente, d'un trou naturel, très profond, au-dessus duquel il avait installé un treuil rudimentaire. Jean Giono. L'homme qui parlait aux arbres.

Mode phrase

[Redacted text]

Jean Giono. L'homme qui parlait aux arbres.

Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence cette région est délimitée au sud-est et au sud par le cours moyen de la Durance, entre Siteron et Mirabeau ; au nord par le cours supérieur de la Drôme, depuis sa source jusqu'à Die ; à l'ouest par les plaines de Comtat Venaissin et les contreforts du Mont-Ventoux elle comprend toute la partie nord du département des Basses-Alpes le sud de la Drôme et une petite enclave du Vaucluse.

C'était un beau jour de juin avec grand soleil, mais, sur ces terres sans abri et hautes dans le ciel, le vent soufflait avec une brutalité insupportable ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas.

Il me fallut lever le camp a cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver c'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire a tout hasard ; je me dirigeai vers elle c'était un berger. Une trentaine de moutons couchés sur la terre brûlante se reposaient près de lui.

Il me fit boire à sa gourde et, un peu plus tard, il me conduisit à sa bergerie, dans une ondulation du plateau il tirait son eau, excellente, d'un trou naturel, très profond, au-dessus duquel il avait installé un treuil rudimentaire.

Jean Giono. L'homme qui parlait aux arbres.

Mode intraphrastique

[Redacted text]

Il me fit boire à sa gourde et, un peu plus tard, il me conduisit à sa bergerie, dans une ondulation du plateau. Il tirait son eau, excellente, d'un trou naturel, très profond, au-dessus duquel il avait installé un treuil rudimentaire.

Jean Giono. L'homme qui parlait aux arbres.

Il y a environ une quarantaine d'années je faisais une longue course à pied sur des hauteurs absolument inconnues des touristes dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence. Cette région est délimitée au sud-est et au sud par le cours moyen de la Durance entre Siteron et Mirabeau au nord par le cours supérieur de la Drôme depuis sa source jusqu'à Die à l'ouest par les plaines de Comtat Venaissin et les contreforts du Mont-Ventoux. Elle comprend toute la partie nord du département des Basses-Alpes le sud de la Drôme et une petite enclave du Vaucluse.

C'était un beau jour de juin avec grand soleil mais sur ces terres sans abri et hautes dans le ciel le vent soufflait avec une brutalité insupportable. Ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas.

Il me fallut lever le camp. A cinq heures de marche de là je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse les mêmes herbes ligneuses. Il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire debout. Je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire. A tout hasard je me dirigeai vers elle. C'était un berger. Une trentaine de moutons couchés sur la terre brûlante se reposaient près de lui.

Il me fit boire à sa gourde et un peu plus tard il me conduisit à sa bergerie dans une ondulation du plateau. Il tirait son eau excellente d'un trou naturel très profond au-dessus duquel il avait installé un treuil rudimentaire.

Jean Giono. L'homme qui parlait aux arbres.

### Notations

Sans l'S, à une heure d'affluence. Un type dans les vingt-six ans, chapeau mou avec cordon remplaçant le ruban, cou trop long comme si on lui avait tiré dessus. Les gens descendent. Le type en question s'irrite contre un voisin. Il lui reproche de le bousculer chaque fois qu'il passe quelqu'un. Ton pleurnichard qui se veut méchant. Comme il voit une place libre, se précipite dessus.

Deux heures plus tard, je le rencontre Cour de Rome, devant la gare Saint-Lazare. Il est avec un camarade qui lui dit : "tu devrais faire mettre un bouton supplémentaire à ton pardessus." Il lui monte où (à l'échancrure) et pourquoi.

Exercices de style. Raymond Queneau

Mode phrase

### Notations

[Redacted text block]

Exercices de style. Raymond Queneau.

### Notations¶

Sans l'S, à une heure d'affluence un type dans les vingt-six ans, chapeau mou avec cordon remplaçant le ruban, cou trop long comme si on lui avait tiré dessus les gens descendent le type en question s'irrite contre un voisin il lui reproche de le bousculer chaque fois qu'il passe quelqu'un ton pleurnichard qui se veut méchant comme il voit une place libre, se précipite dessus¶

Deux heures plus tard, je le rencontre Cour de Rome, devant la gare Saint-Lazare il est avec un camarade qui lui dit : « tu devrais faire mettre un bouton supplémentaire à ton pardessus il lui monte où (à l'échancrure) et pourquoi¶

Exercices de style Raymond Queneau

### Le combat de Gilliatt

Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme de l'acier, froide comme la nuit.

Une deuxième lanière, étroite aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps. En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, à son paroxysme, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression ajoutait à l'anxiété ; Gilliatt pouvait à peine respirer.

Victor Hugo, Les travailleurs de la mer, 1866.

### Note pédagogique

Cet épisode du combat de Gilliatt est intéressant du point de vue notamment de sa constitution en paragraphes. Hugo utilise ici plusieurs procédés pour créer chez le lecteur un effet de réel : choix de champs lexicaux riches en sensation, des accumulations, la longueur et le rythme des phrases et des paragraphes.

La description est organisée méthodiquement. Bien que postée (observateur immobile), elle est animée par sa composition en paragraphes, chacun d'entre eux représente un mouvement soit d'un tentacule, soit de Gilliatt. Cette mise en espace de l'écrit ainsi que le rythme de lecture imposé par des phrases courtes tiennent le lecteur en haleine et lui donnent le sentiment d'avancer vite dans une lecture riche en intensité. Le lecteur participe ainsi à l'action : ses mouvements de lecture sont ceux du combat décrit.

Le combat de Gilliatt

Victor Hugo, Les travailleurs de la mer, 1866.

Ce texte contient : 8 paragraphes

Le combat de Gilliatt Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle. Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme de l'acier, froide comme la nuit. Une deuxième lanière, étroite aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps. En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang. Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa. L'angoisse, à son paroxysme, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula. Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites. Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression ajoutait à l'anxiété ; Gilliatt pouvait à peine respirer. Victor Hugo, Les travailleurs de la mer, 1866.

Nom du fichier : Inné  
Préparation : Mode Paragraphe

### L'inné et l'acquis.

Tout ce qui se manifeste en moi, mon groupe sanguin B, la couleur de ma peau, mon tour de tête, la rougeole que j'ai eue enfant, ou tel trait de mon « intelligence », tout cela résulte de mécanismes biologiques qui dépendent à la fois :

- des informations apportées par le patrimoine génétique fourni moitié par mon père, moitié par ma mère ; ce qui est « inné » ;
- et des apports du milieu en matériaux, énergie, lectures, affection... ; ce qui est « acquis ».

Il est tentant de s'interroger sur les influences respectives de ces deux ensembles et de poser la question : quelle a été la part de chacun ? Il semble clair, par exemple, que mon groupe sanguin a été déterminé par des éléments innés, tandis que la rougeole a été provoquée par des facteurs acquis. Il se trouve cependant que, le plus souvent, cette question ne peut avoir de sens ; chercher à y répondre ne peut que conduire à des absurdités. Nous allons voir pourquoi.

Mais il se trouve aussi que, dans notre société, cette réponse a été mille fois donnée à propos d'un des caractères qui nous préoccupent le plus, les performances intellectuelles. Qui n'a eu l'occasion de lire, dans des articles de journaux ou dans des livres, que « l'intelligence dépend à 80% des gènes et à 20% du milieu » ? Cette phrase est sans doute le prototype de l'affirmation totalement vide, devenue une vérité première à force d'être répétée. Vide, car elle ne peut avoir de sens qu'en admettant une hypothèse évidemment contraire à la réalité : gènes et milieu additionnent leurs effets.

En fait, ce qui pose problème dans l'expression « inné et acquis » n'est ni l'inné ni l'acquis (ils peuvent être facilement définis), mais ce petit mot de deux lettres qui constitue un des pires pièges de notre langue « et ».

Explorer ce piège va nous amener, de façon peut-être inattendue pour certains, à nous méfier d'un outil pourtant utile dans la vie de tous les jours : l'addition.

Albert Jacquard. Moi et les autres.

L'inné et l'acquis.

Albert Jacquard. Moi et les autres.

Ce texte contient : 5 paragraphes

L'inné et l'acquis. Tout ce qui se manifeste en moi, mon groupe sanguin B, la couleur de ma peau, mon tour de tête, la rougeole que j'ai eue enfant, ou tel trait de mon « intelligence », tout cela résulte de mécanismes biologiques qui dépendent à la fois : - des informations apportées par le patrimoine génétique fourni moitié par mon père, moitié par ma mère ; - et des apports du milieu en matériaux, énergie, lectures, affection... ; ce qui est « acquis ». Il est tentant de s'interroger sur les influences respectives de ces deux ensembles et de poser la question : quelle a été la part de chacun ? Il semble clair, par exemple, que mon groupe sanguin a été déterminé par des éléments innés, tandis que la rougeole a été provoquée par des facteurs acquis. Il se trouve cependant que, le plus souvent, cette question ne peut avoir de sens ; chercher à y répondre ne peut que conduire à des absurdités. Nous allons voir pourquoi. Mais il se trouve aussi que, dans notre société, cette réponse a été mille fois donnée à propos d'un des caractères qui nous préoccupent le plus, les performances intellectuelles. Qui n'a eu l'occasion de lire, dans des articles de journaux ou dans des livres, que « l'intelligence dépend à 80% des gènes et à 20% du milieu » ? Cette phrase est sans doute le prototype de l'affirmation totalement vide, devenue une vérité première à force d'être répétée. Vide, car elle ne peut avoir de sens qu'en admettant une hypothèse évidemment contraire à la réalité : gènes et milieu additionnent leurs effets. En fait, ce qui pose problème dans l'expression « inné et acquis » n'est ni l'inné ni l'acquis (ils peuvent être facilement définis), mais ce petit mot de deux lettres qui constitue un des pires pièges de notre langue « et ». Explorer ce piège va nous amener, de façon peut-être inattendue pour certains, à nous méfier d'un outil pourtant utile dans la vie de tous les jours : l'addition. Albert Jacquard. Moi et les autres.

Nom du fichier : 93  
Préparation : Mode Phrase

Ils n'avaient plus de munitions. Les gibernes étaient épuisées. Ils comptèrent les cartouches. Combien à eux sept, avaient-ils de coups à tirer ? Quatre.  
On était arrivé à ce moment où il n'y a plus qu'à tomber. On était acculé à l'escarpement, béant et terrible. Il était difficile d'être plus au bord.  
Cependant l'attaque venait de recommencer ; mais lente et d'autant plus sûre. On entendait les coups de crosse des assiégeants sondant l'escalier marche à marche.  
Nul moyen de fuir. Par la bibliothèque ? Il y avait là sur le plateau six canons braqués, mèche allumée. Par les chambres d'en haut ? A quoi bon ? elles aboutissaient à la plate-forme. Là on trouvait la ressource de se jeter du haut en bas de la tour.  
Les sept survivants de cette bande épique se voyaient inexorablement enfermés et saisis par cette épaisse muraille qui les protégeait et les livrait. Ils n'étaient pas encore pris ; mais ils étaient déjà prisonniers.  
Victor HUGO Quatre-vingt-treize..

Mode phrase

Ils n'avaient plus de munitions. Les gibernes étaient épuisées. Ils comptèrent les cartouches. Combien à eux sept, avaient-ils de coups à tirer quatre ?  
On était arrivé à ce moment où il n'y a plus qu'à tomber on était acculé à l'escarpement, béant et terrible il était difficile d'être plus au bord ?  
Cependant l'attaque venait de recommencer ; mais lente et d'autant plus sûre on entendait les coups de crosse des assiégeants sondant l'escalier marche à marche nul moyen de fuir par la bibliothèque il y avait là sur le plateau six canons braqués, mèche allumée par les chambres d'en haut a quoi bon ? elles aboutissaient à la plate-forme là on trouvait la ressource de se jeter du haut en bas de la tour ?  
Les sept survivants de cette bande épique se voyaient inexorablement enfermés et saisis par cette épaisse muraille qui les protégeait et les livrait. Ils n'étaient pas encore pris ; mais ils étaient déjà prisonniers.

Victor HUGO Quatre-vingt-treize..

Ils n'avaient plus de munitions les gibernes étaient épuisées ils comptèrent les cartouches combien à eux sept, avaient-ils de coups à tirer quatre ?  
On était arrivé à ce moment où il n'y a plus qu'à tomber on était acculé à l'escarpement, béant et terrible il était difficile d'être plus au bord ?  
Cependant l'attaque venait de recommencer ; mais lente et d'autant plus sûre on entendait les coups de crosse des assiégeants sondant l'escalier marche à marche nul moyen de fuir par la bibliothèque il y avait là sur le plateau six canons braqués, mèche allumée par les chambres d'en haut a quoi bon ? elles aboutissaient à la plate-forme là on trouvait la ressource de se jeter du haut en bas de la tour ?  
Les sept survivants de cette bande épique se voyaient inexorablement enfermés et saisis par cette épaisse muraille qui les protégeait et les livrait. Ils n'étaient pas encore pris ; mais ils étaient déjà prisonniers.  
Victor HUGO Quatre-vingt-treize..

Nom du fichier : Biche  
Préparation : Mode Intraphrastique

### Biche le braconnier

Biche m'avait pris en amitié ; Biche était mon professeur.  
Il m'apprenait toutes les ruses, non pas du chasseur, mais des animaux ; mais, pour chaque ruse d'animal, lui avait une ruse, et quelquefois deux.  
Plus tard, on apprécia le mérite de Biche ; comme on ne pouvait pas l'empêcher de braconner, on le fit garde.

Alexandre Dumas, Mémoires et souvenirs.

Mode intraphrastique

Biche le braconnier ¶

[redacted] ; [redacted] . ¶

[redacted] , [redacted] , [redacted] ; [redacted] , [redacted] , [redacted] , [redacted] , [redacted] . ¶

[redacted] , [redacted] ; [redacted] , [redacted] . ¶

Alexandre Dumas, Mémoires et souvenirs.

---

¶ Biche le braconnier ¶

Biche m'avait pris en amitié Biche était mon professeur. ¶  
Il m'apprenait toutes les ruses non pas du chasseur mais des animaux mais pour chaque ruse d'animal lui avait une ruse et quelquefois deux. ¶  
Plus tard on apprécia le mérite de Biche comme on ne pouvait pas l'empêcher de braconner on le fit garde. ¶  
Alexandre Dumas Mémoires et souvenirs.

Nom du fichier : Castillo  
Préparation : Mode Phrase et Mode Intraphrastique

On murmurait que je ne vivais que pour mes livres, dont je dévorais des quantités incroyables, ce qui était vrai ; que j'avais vécu à Madrid, à Paris, à Berlin et que je méprisais Huesca, trop petite et trop mesquine à mon goût. Or, si j'avais en effet beaucoup voyagé, ça n'avait certes pas été par plaisir.

Je trouvais à Huesca ce dont j'avais rêvé depuis l'enfance : la douceur d'une routine, le repos des habitudes, l'apaisement d'un décor insignifiant.

On disait que j'étais orphelin, démuné de tout ; que j'avais souffert de la guerre et que j'avais besoin de me refaire une santé. Mes manières détonnaient dans un milieu plutôt rude et l'on admirait ma politesse, quand on ne se moquait pas d'un raffinement jugé exotique. Fils d'un Rouge pour les uns, d'une famille distinguée pour les autres, j'apparaissais à tous comme un personnage inclassable.

Si, dans les milieux populaires, les jeunes de mon âge n'osaient pas m'aborder, je m'en tenais de mon côté, éloigné, craignant d'essuyer une rebuffade. De quoi, du reste, aurions-nous pu parler ?

Aujourd'hui, l'écrivain juge l'attitude de cette petite ville à son endroit plutôt ouverte, compatissante et, même, compréhensive.

Michel del Castillo. Le crime des pères

Mode phrase

Je trouvais à Huesca ce dont j'avais rêvé depuis l'enfance : la douceur d'une routine, le repos des habitudes, l'apaisement d'un décor insignifiant.

Aujourd'hui, l'écrivain juge l'attitude de cette petite ville à son endroit plutôt ouverte, compatissante et, même, compréhensive.

Michel del Castillo. Le crime des pères

On murmurait que je ne vivais que pour mes livres, dont je dévorais des quantités incroyables, ce qui était vrai ; que j'avais vécu à Madrid, à Paris, à Berlin et que je méprisais Huesca, trop petite et trop mesquine à mon goût or, si j'avais en effet beaucoup voyagé, ça n'avait certes pas été par plaisir

Je trouvais à Huesca ce dont j'avais rêvé depuis l'enfance : la douceur d'une routine, le repos des habitudes, l'apaisement d'un décor insignifiant

On disait que j'étais orphelin, démuné de tout ; que j'avais souffert de la guerre et que j'avais besoin de me refaire une santé mes manières détonnaient dans un milieu plutôt rude et l'on admirait ma politesse, quand on ne se moquait pas d'un raffinement jugé exotique. Fils d'un Rouge pour les uns, d'une famille distinguée pour les autres, j'apparaissais à tous comme un personnage inclassable

Si, dans les milieux populaires, les jeunes de mon âge n'osaient pas m'aborder, je m'en tenais de mon côté, éloigné, craignant d'essuyer une rebuffade de quoi, du reste, aurions-nous pu parler

Aujourd'hui, l'écrivain juge l'attitude de cette petite ville à son endroit plutôt ouverte, compatissante et, même, compréhensive

Michel del Castillo Le crime des pères

Mode intraphrastique

Or, si j'avais en effet beaucoup voyagé, ça n'avait certes pas été par plaisir.

On murmurait que je ne vivais que pour mes livres dont je dévorais des quantités incroyables ce qui était vrai que j'avais vécu à Madrid à Paris à Berlin et que je méprisais Huesca trop petite et trop mesquine à mon goût. Or si j'avais en effet beaucoup voyagé ça n'avait certes pas été par plaisir

Je trouvais à Huesca ce dont j'avais rêvé depuis l'enfance la douceur d'une routine le repos des habitudes l'apaisement d'un décor insignifiant

On disait que j'étais orphelin démuné de tout que j'avais souffert de la guerre et que j'avais besoin de me refaire une santé. Mes manières détonnaient dans un milieu plutôt rude et l'on admirait ma politesse quand on ne se moquait pas d'un raffinement jugé exotique.

Fils d'un Rouge pour les uns d'une famille distinguée pour les autres j'apparaissais à tous comme un personnage inclassable.

Si dans les milieux populaires les jeunes de mon âge n'osaient pas m'aborder je m'en tenais de mon côté éloigné craignant d'essuyer une rebuffade. De quoi du reste aurions-nous pu parler ?

Aujourd'hui l'écrivain juge l'attitude de cette petite ville à son endroit plutôt ouverte compatissante et même compréhensive.

Michel del Castillo Le crime des pères

## Le castor

C'est un rongeur qui vit sur la berge des rivières ou dans une hutte sur l'eau. Il sort à la tombée de la nuit pour se nourrir. Il ne mange que des plantes, l'écorce des arbres ou les feuilles et les petites branches. Aujourd'hui, il n'est plus chassé. On le trouve à nouveau près des rivières.

Mode phrase

Le castor



Le castor¶

C'est un rongeur qui vit sur la berge des rivières ou dans une hutte sur l'eau il sort à la tombée de la nuit pour se nourrir il ne mange que des plantes, l'écorce des arbres ou les feuilles et les petites branches aujourd'hui, il n'est plus chassé on le trouve à nouveau près des rivières

## Une catastrophe

Des catastrophes, il y en a de toutes sortes et ce ne sont pas les mêmes pour tous.

Ainsi, quand une danseuse se tord le poignet, c'est une catastrophe pour elle. Pour moi ce serait une bénédiction, un jour de composition surtout. Un clown qui ne ferait rire personne serait une catastrophe ; mais si j'entends les autres ricaner dans mon dos quand le professeur m'interroge, je suis catastrophée.

Et si, un jour, quelqu'un que vous aimez fort, très fort, boucle sa valise et s'en va... comme ça, simplement, c'est la catastrophe, la vraie, celle dont je vais vous parler.

Mode paragraphe

## Une catastrophe

Ce texte contient : 3 paragraphes

Une catastrophe Des catastrophes, il y en a de toutes sortes et ce ne sont pas les mêmes pour tous. Ainsi, quand une danseuse se tord le poignet, c'est une catastrophe pour elle. Pour moi ce serait une bénédiction, un jour de composition surtout. Un clown qui ne ferait rire personne serait une catastrophe ; mais si j'entends les autres ricaner dans mon dos quand le professeur m'interroge, je suis catastrophée. Et si, un jour, quelqu'un que vous aimez fort, très fort, boucle sa valise et s'en va... comme ça, simplement, c'est la catastrophe, la vraie, celle dont je vais vous parler.

Nom du fichier : Gars

Préparation : Mode Paragraphe

### Un gars de la campagne

Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le nouveau était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournares, et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes en bas bleus sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

Gustave Flaubert. Madame Bovary.

Mode phrase

Un gars de la campagne



Gustave Flaubert. Madame Bovary.

Un gars de la campagne\*

Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le nouveau était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournares, et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus ses jambes en bas bleus sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous\*

Gustave Flaubert Madame Bovary

Nom du fichier : Le petit prince

Préparation : Mode Phrase

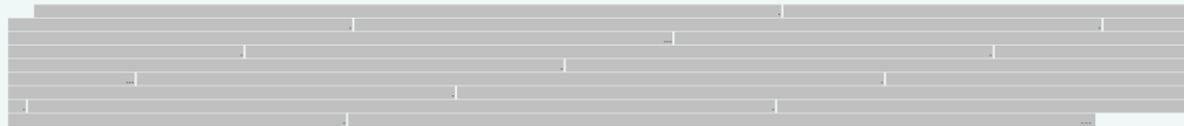
### Le Petit Prince

Et en effet, sur la planète du petit prince, il y avait comme sur toutes les planètes, de bonnes herbes et de mauvaises herbes. Par conséquent de bonnes graines de bonnes herbes et de mauvaises graines de mauvaises herbes. Mais les graines sont invisibles. Elles dorment dans le secret de la terre jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à l'une d'elles de se réveiller... Alors elle s'étire, et pousse d'abord timidement vers le soleil une ravissante petite brindille inoffensive. S'il s'agit d'une brindille de radis ou de rosier, on peut la laisser pousser comme elle veut. Mais s'il s'agit d'une mauvaise plante, il faut arracher la plante aussitôt, dès qu'on a su la reconnaître. Or il y avait des graines terribles sur la planète du petit prince... C'étaient les graines de baobabs. Le sol de la planète en était infesté. Or un baobab, si l'on s'y prend trop tard, on ne peut jamais plus s'en débarrasser. Il encombre toute la planète. Il la perfore de ses racines. Et si la planète est trop petite, et si les baobabs sont trop nombreux, ils la font éclater...

Antoine de Saint-Exupéry, Le Petit Prince.

Mode phrase

Le Petit Prince



Le Petit Prince\*

Et en effet, sur la planète du petit prince, il y avait comme sur toutes les planètes, de bonnes herbes et de mauvaises herbes par conséquent de bonnes graines de bonnes herbes et de mauvaises graines de mauvaises herbes mais les graines sont invisibles elles dorment dans le secret de la terre jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à l'une d'elles de se réveiller alors elle s'étire, et pousse d'abord timidement vers le soleil une ravissante petite brindille inoffensive s'il s'agit d'une brindille de radis ou de rosier, on peut la laisser pousser comme elle veut mais s'il s'agit d'une mauvaise plante, il faut arracher la plante aussitôt, dès qu'on a su la reconnaître or il y avait des graines terribles sur la planète du petit prince c'étaient les graines de baobabs le sol de la planète en était infesté or un baobab, si l'on s'y prend trop tard, on ne peut jamais plus s'en débarrasser il encombre toute la planète il la perfore de ses racines et si la planète est trop petite, et si les baobabs sont trop nombreux, ils la font éclater\*

Antoine de Saint-Exupéry, Le Petit Prince

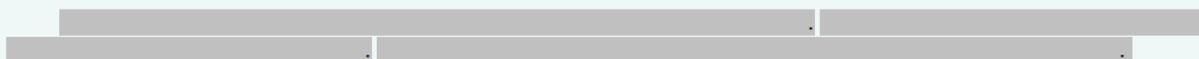
Paysage de neige

Il était tombé de la neige toute la nuit ; dans notre cour, il y en avait deux pieds d'épaisseur, de manière qu'il avait fallu faire un chemin avec la pelle pour aller à la grange donner à manger aux bestiaux. Du côté de la forêt, au loin, la lande n'était plus qu'une large plaine blanche, semée çà et là de grandes touffes d'ajoncs, dont la verdure foncée s'apercevait au pied. Sur les coteaux, les maisons grisâtres, sous leurs tuilées chargées de neige, fumaient lentement.

Jacquou le croquant, Eugène Le Roy.

Mode phrase

Paysage de neige



Jacquou le croquant, Eugène Le Roy.

Paysage de neige ¶

Il était tombé de la neige toute la nuit ; dans notre cour, il y en avait deux pieds d'épaisseur, de manière qu'il avait fallu faire un chemin avec la pelle pour aller à la grange donner à manger aux bestiaux du côté de la forêt, au loin, la lande n'était plus qu'une large plaine blanche, semée çà et là de grandes touffes d'ajoncs, dont la verdure foncée s'apercevait au pied sur les coteaux, les maisons grisâtres, sous leurs tuilées chargées de neige, fumaient lentement ¶

Jacquou le croquant, Eugène Le Roy

Mode intraphrastique

Paysage de neige ¶



Jacquou le croquant, Eugène Le Roy.



Paysage de neige ¶

Il était tombé de la neige toute la nuit dans notre cour il y en avait deux pieds d'épaisseur de manière qu'il avait fallu faire un chemin avec la pelle pour aller à la grange donner à manger aux bestiaux. Du côté de la forêt au loin la lande n'était plus qu'une large plaine blanche semée çà et là de grandes touffes d'ajoncs dont la verdure foncée s'apercevait au pied. Sur les coteaux les maisons grisâtres sous leurs tuilées chargées de neige fumaient lentement. ¶

Jacquou le croquant Eugène Le Roy.

Nom du fichier : Paysage  
Préparation : Mode Phrase et Mode Intraphrastique

### Paysage d'hiver

Le paysage qu'on traversait n'était guère propre à dissiper la mélancolie. Au premier plan se tordaient les squelettes convulsifs de quelques vieux ormes tourmentés, contournés, écimés, dont les branches noires aux filaments capricieux se détaillaient sur un ciel d'un gris-jaune très bas et gros de neige qui ne laissait filtrer qu'un jour livide ; au second, s'étendaient des plaines dépouillées de culture, que bordaient près de l'horizon des collines pelées ou des lignes de bois roussâtres. De loin en loin, comme une tache de craie, quelque chaumine dardant une légère spirale de fumée apparaissait entre les brindilles menues de ses clôtures.

Théophile Gautier, le Capitaine Fracasse

Mode phrase

### Paysage d'hiver

Théophile Gautier, le Capitaine Fracasse

#### Paysage d'hiver¶

Le paysage qu'on traversait n'était guère propre à dissiper la mélancolie au premier plan se tordaient les squelettes convulsifs de quelques vieux ormes tourmentés, contournés, écimés, dont les branches noires aux filaments capricieux se détaillaient sur un ciel d'un gris-jaune très bas et gros de neige qui ne laissait filtrer qu'un jour livide ; au second, s'étendaient des plaines dépouillées de culture, que bordaient près de l'horizon des collines pelées ou des lignes de bois roussâtres de loin en loin, comme une tache de craie, quelque chaumine dardant une légère spirale de fumée apparaissait entre les brindilles menues de ses clôtures¶

Théophile Gautier, le Capitaine Fracasse

Mode intraphrastique

### Paysage d'hiver ¶

Théophile Gautier, le Capitaine Fracasse

#### Paysage d'hiver ¶

Le paysage qu'on traversait n'était guère propre à dissiper la mélancolie. Au premier plan se tordaient les squelettes convulsifs de quelques vieux ormes tourmentés contournés écimés dont les branches noires aux filaments capricieux se détaillaient sur un ciel d'un gris-jaune très bas et gros de neige qui ne laissait filtrer qu'un jour livide au second s'étendaient des plaines dépouillées de culture que bordaient près de l'horizon des collines pelées ou des lignes de bois roussâtres. De loin en loin comme une tache de craie quelque chaumine dardant une légère spirale de fumée apparaissait entre les brindilles menues de ses clôtures.

Théophile Gautier le Capitaine Fracasse

Nom du fichier : Les Loups

Préparation : Mode Phrase

### L'arrivée des loups

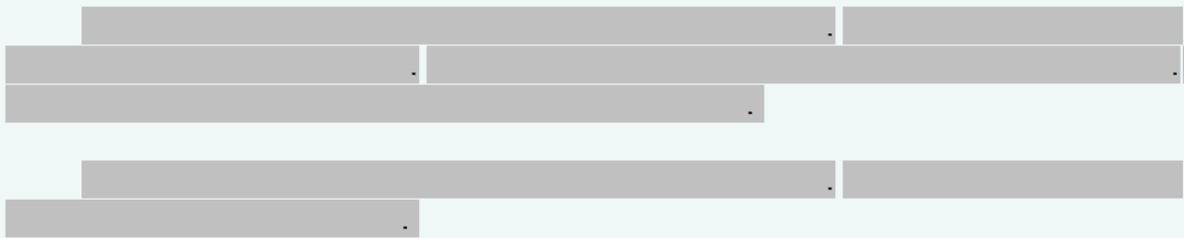
Bill vit, dans le mur noir de la nuit, une paire d'yeux brillants comme des braises. Il la montra à Henry qui lui en indiqua une seconde, puis une troisième. Un cercle d'yeux étincelants les entourait. Par moments, une de ces paires d'yeux se déplaçait, ou disparaissait, pour reparaître à nouveau, l'instant d'après.

Les chiens bondissaient, affolés, autour du feu, ou venaient, en rampant, se blottir entre les jambes des deux hommes. Au milieu de la bousculade, l'un d'eux bascula même dans la flamme et se mit à pousser des hurlements plaintifs.

Jack London, Croc Blanc.

Mode phrase

### L'arrivée des loups



Jack London, Croc Blanc.

#### L'arrivée des loups¶

Bill vit, dans le mur noir de la nuit, une paire d'yeux brillants comme des braises il la montra à Henry qui lui en indiqua une seconde, puis une troisième un cercle d'yeux étincelants les entourait par moments, une de ces paires d'yeux se déplaçait, ou disparaissait, pour reparaître à nouveau, l'instant d'après¶

Les chiens bondissaient, affolés, autour du feu, ou venaient, en rampant, se blottir entre les jambes des deux hommes au milieu de la bousculade, l'un d'eux bascula même dans la flamme et se mit à pousser des hurlements plaintifs¶

Jack London, Croc Blanc